

PROLOGUE¹

Je ne sais vraiment pas comment cette histoire a commencé.

Papa nous avait pourtant tout expliqué, un jour, dans la camionnette.

– Vous voyez, au Burundi c’est comme au Rwanda. Il y a trois groupes différents, on appelle ça les ethnies. Les Hutu sont les plus nombreux, ils sont petits avec de gros nez.

– Comme Donatien ? j’avais demandé.

– Non, lui c’est un Zaïrois, c’est pas pareil. Comme Prothé, par exemple, notre cuisinier. Il y a aussi les Twa, les pygmées. Eux, passons, ils sont quelques-uns seulement, on va dire qu’ils ne comptent pas. Et puis il y a les Tutsi, comme votre maman. Ils sont beaucoup moins nombreux que les Hutu, ils sont grands et maigres avec des nez fins et on ne sait jamais ce qu’ils ont dans la tête. Toi, Gabriel, avait-il dit en me pointant du doigt, tu es un vrai Tutsi, on ne sait jamais ce que tu penses.

Là, moi non plus je ne savais pas ce que je pensais. De toute façon, que peut-on penser de tout ça ? Alors j’ai demandé :

– La guerre entre les Tutsi et les Hutu, c’est parce qu’ils n’ont pas le même territoire ?

– Non, ça n’est pas ça, ils ont le même pays.

– Alors... ils n’ont pas la même langue ?

– Si, ils parlent la même langue.

– Alors, ils n’ont pas le même dieu ?

– Si, ils ont le même dieu.

– Alors... pourquoi se font-ils la guerre ?

– Parce qu’ils n’ont pas le même nez.

La discussion s’était arrêtée là. C’était quand même étrange **cette affaire**. Je crois que Papa non plus n’y comprenait pas grand-chose. À partir de ce jour-là, j’ai commencé à regarder le nez et la taille des gens dans la rue. Quand on faisait des courses dans le centre-ville, avec ma petite sœur Ana, on essayait discrètement de deviner qui était Hutu ou Tutsi. On chuchotait :

– Lui avec le pantalon blanc, c’est un Hutu, il est petit avec un gros nez.

– Ouais, et lui là-bas, avec le chapeau, il est immense, tout maigre avec un nez tout fin, c’est un Tutsi.

– Et lui, là-bas, avec la chemise rayée, c’est un Hutu.

– Mais non, regarde, il est grand et maigre.

– Oui, mais il a un gros nez !

¹ en littérature, c’est une introduction.

C'est là qu'on s'est mis à douter de cette histoire d'ethnies. Et puis, Papa ne voulait pas qu'on en parle. Pour lui, les enfants ne devaient pas se mêler de politique. Mais on n'a pas pu faire autrement. Cette étrange atmosphère enflait de jour en jour. Même à l'école, les copains commençaient à se chamailler² à tout bout de champ³ en se traitant de Hutu ou de Tutsi. Pendant la projection de *Cyrano de Bergerac*⁴, on a même entendu un élève dire : « Regardez, c'est un Tutsi, avec son nez. » Le fond de l'air avait changé. Peu importe le nez qu'on avait, on pouvait le sentir.

COMPRÉHENSION

1. Situer sur une carte le Burundi et le Rwanda. Est-ce que vous connaissiez ces pays avant ?
2. Quelles sont les deux ethnies présentes dans ces deux pays ?
3. Pourquoi les deux ethnies se font la guerre ? Comment réagit le narrateur (celui qui raconte l'histoire) ? Pour lui, qu'elles pourraient être les raisons valables de faire la guerre ?
4. Que désigne "**cette affaire**" ?
5. A votre avis, quel âge a le narrateur ?
6. Pourquoi "le nez" a de l'importance ?

² se disputer gentiment

³ tout le temps

⁴ fameuse pièce de théâtre française d'Edmond Rostand.

*Il m'obsède, ce **retour**. Pas un jour sans que le pays ne se rappelle à moi. Un bruit furtif⁵, une odeur diffuse, une lumière d'après-midi, un geste, un silence parfois, suffisent à réveiller le souvenir de l'enfance. « Tu n'y trouveras rien, à part des fantômes et un tas de ruines », ne cesse de me répéter Ana, qui ne veut plus jamais entendre parler de ce « pays maudit ». Je l'écoute. Je la crois. Elle a toujours été plus lucide⁶ que moi. Alors je chasse cette idée de ma tête. Je décide une bonne fois pour toutes que je n'y retournerai plus. Ma vie est ici. En France.*

Je n'habite plus nulle part. Habiter signifie se fondre charnellement dans la topographie d'un lieu, l'anfractuosité⁷ de l'environnement. Ici, rien de tout ça. Je ne fais que passer. Je loge. Je crèche. Je squatte. Ma cité est dortoir et fonctionnelle. Mon appartement sent la peinture fraîche et le linoléum neuf. Mes voisins sont de parfaits inconnus, on s'évite cordialement dans la cage d'escalier.

Je vis et travaille en région parisienne. Saint-Quentin-en-Yvelines. RER C. Une ville nouvelle, comme une vie sans passé. Il m'a fallu des années pour m'intégrer, comme on dit. Avoir un emploi stable, un appartement, des loisirs, des relations amicales.

J'aime faire des rencontres sur Internet. Des histoires d'un soir ou de quelques semaines. Les filles qui sortent avec moi sont toutes différentes, plus belles les unes que les autres. Je m'enivre à les écouter parler d'elles, à sentir le parfum de leurs cheveux, avant de m'abandonner totalement dans le coton de leurs bras, de

⁵ rapide, qu'on n'entend presque pas.

⁶ être conscient (contraire : être inconscient)

⁷ trou profond.

leurs jambes, de leurs corps. Aucune d'entre elles n'oublie de me poser la même question lancinante, toujours au premier rendez-vous, d'ailleurs. « De quelle origine es-tu ? » Question banale. Convenue. Passage quasi obligé pour aller plus loin dans la relation. Ma peau caramel est souvent sommée de montrer patte blanche en déclinant son pedigree. « Je suis un être humain. » Ma réponse les agace. Pourtant, je ne cherche pas à les provoquer. Ni même à paraître pédant⁸ ou philosophe. Quand j'étais haut comme trois mangues, j'avais déjà décidé de ne plus jamais me définir.

La soirée se poursuit. Ma technique est bien huilée. Elles parlent. Elles aiment que je les écoute. Je m'imbibe. Je m'inonde. Je me submerge d'alcool fort et me débarrasse de ma sincérité. Je deviens un chasseur redoutable. Je les fais rire. Je les séduis. Pour m'amuser je reviens sur la question des origines. J'entretiens volontairement le mystère. On joue au chat et à la souris. Je réponds avec un cynisme froid que mon identité pèse son poids de cadavres. Elles ne relèvent pas. Elles veulent de la légèreté. Elles me regardent avec des yeux de biche. J'ai envie d'elles. Parfois, elles se donnent à moi. Elles me prennent pour un original. Je ne les amuse qu'un temps.

*Il m'obsède, ce **retour**, je le repousse, indéfiniment, toujours plus loin. Une peur de retrouver des vérités enfouies, des cauchemars laissés sur le seuil de mon pays natal. Depuis vingt ans je reviens ; la nuit en rêve, le jour en songe ; dans mon quartier, dans cette impasse où je vivais heureux avec ma famille et mes amis. L'enfance m'a laissé des marques dont je ne sais que faire. Dans les bons jours, je me dis que c'est là que je puise ma*

⁸ être pédant : être fier, prétentieux.

force et ma sensibilité. Quand je suis au fond de ma **bouteille vide**, j'y vois la cause de mon inadaptation au monde.

Ma vie ressemble à une longue divagation. Tout m'intéresse. Rien ne me passionne. Il me manque le sel des obsessions. Je suis de la race des vautrés, de la moyenne molle. Je me pince, parfois. Je m'observe en société, au travail, avec mes collègues de bureau. Est-ce bien moi, ce type dans le miroir de l'ascenseur ? Ce garçon près de la machine à café qui se force à rire ? Je ne me reconnais pas. Je viens de si loin que je suis encore étonné d'être là. Mes collègues parlent de la météo et du programme télé. Je ne les écoute plus. Je respire mal. J'élargis le col de ma chemise. J'ai le corps emmailloté⁹. J'observe mes chaussures cirées, elles brillent, me renvoient un reflet décevant. Que sont devenus mes pieds ? Ils se cachent. Je ne les ai plus jamais vus se promener à l'air libre. Je m'approche de la fenêtre. Le ciel est bas. Il pleut un crachin gris et gluant, il n'y a aucun manguier dans le petit parc coincé entre le centre commercial et les lignes de chemin de fer.

Ce soir-là, en sortant du travail, je cours me réfugier dans le premier bar, en face de la gare. Je m'assois devant le Baby-foot et je commande un whisky pour fêter mes trente-trois ans. Je tente de joindre Ana sur son portable, elle ne répond pas. Je m'acharne. Compose son numéro à plusieurs reprises. Je finis par me rappeler qu'elle est en voyage d'affaires à Londres. Je veux lui raconter, lui dire pour le coup de fil de ce matin. Ça doit être un signe du destin. Je dois y retourner. Ne serait-ce que pour en avoir le cœur net¹⁰. Solder une bonne fois pour toutes cette

⁹ avoir le corps serré dans un linge.

¹⁰ en être certain, persuadé.

histoire qui me hante. Refermer la porte derrière moi, pour toujours. Je commande un autre whisky. Le bruit de la télévision au-dessus du bar couvre un instant le cours de ma pensée. Une chaîne d'infos en continu diffuse des images d'êtres humains fuyant la guerre. J'observe leurs embarcations de fortune accoster sur le sol européen. Les enfants qui en sortent sont transis de froid, affamés, déshydratés. Ils jouent leur vie sur le terrain de la folie du monde. Je les regarde, confortablement installé là, dans la tribune présidentielle, un whisky à la main. L'opinion publique pensera qu'ils ont fui l'enfer pour trouver l'Eldorado¹¹. Foutaises ! On ne dira rien du pays en eux. La poésie n'est pas de l'information. Pourtant, c'est la seule chose qu'un être humain retiendra de son passage sur terre. Je détourne le regard de ces images, elles disent le réel, pas la vérité. Ces enfants l'écriront peut-être, un jour. Je me sens triste comme une aire d'autoroute vide en hiver. C'est chaque fois la même chose, le jour de mon anniversaire, une lourde **mélancolie** s'abat sur moi comme une pluie tropicale quand je repense à Papa, Maman, les copains, et à cette fête d'éternité autour du crocodile éventré au fond du jardin...

¹¹ un endroit imaginaire où il y a beaucoup d'or.

COMPRÉHENSION

1. A votre avis, qui est Ana ?
2. De quel **“retour”** parle le narrateur ?
3. Qu'est-ce qu'il ressent ? Est-ce que ce sont des émotions positives ou négatives ? Justifiez avec des mots du texte.
4. Que représente sa **“bouteille vide”**?
5. Quelle décision prend le narrateur dans le dernier paragraphe ?
6. Dans “Une chaîne d'infos...” à “folie du monde”. De qui parle t-il ?
7. Expliquez cette phrase : “elles disent le réel, pas la réalité”. Que dénonce t-il ?
8. Expliquez avec vos propres mots ce qu'est **“la mélancolie”**.